

Discours prononcé à Médan - 1955

Roger Ikor

Ce qu'il y a de plus extraordinaire peut-être dans le pèlerinage de Médan, c'est qu'il existe encore, que plus d'un demi-siècle après la mort d'Emile Zola, chaque année, ponctuellement, des hommes, des femmes, de tout âge, de toute origine, de toute formation continuent à se rassembler ici pour honorer sa mémoire. Le temps a beau couler, la mort accomplir son œuvre : les rangs des pèlerins ne s'éclaircissent pas, car les jeunes prennent la relève ; et finalement, la foule demeure la même, recueillie dans la même ferveur. C'est rare, une fidélité d'un demi-siècle, prolongée ainsi sur plusieurs générations, et que chaque automne renouvelle, revivifie, comme une alliance ! C'est rare, et cela mérite réflexion.

Car enfin, d'autres écrivains sont aussi grands qu'Emile Zola, d'autres hommes aussi exemplaires : combien jouissent du même privilège ? Je ne crois pas que la seule admiration pour une personne puisse expliquer quelque chose d'aussi extraordinaire. Si nous sommes rassemblés ici une fois de plus, c'est pour rendre hommage à Zola, bien entendu ; mais c'est aussi pour affirmer, pour confirmer notre fidélité aux valeurs avec lesquelles il s'identifie, et dont sa vie posthume d'ailleurs a suivi les fluctuations.

Quelles valeurs ? Je voudrais tenter de les rappeler sommairement devant vous, puisque aussi bien c'est pour elles, me semble-t-il, qu'à travers Zola, grâce à Zola, notre présence témoigne.

On parle volontiers aujourd'hui de littérature engagée. J'avoue que l'expression m'exaspère. Comme si la littérature pouvait être déagée ! Comme si pouvait exister entre la littérature et la vie un divorce, au nom de je en sais quel dualisme aussi absurde que celui de l'âme et du corps ! Mais toute littérature digne de ce nom est engagée dans la vie, c'est-à-dire dans les combats de la vie ! A quoi bon haranguer les hommes quand on n'a rien à leur dire qui les concerne, et que ce rien, on le dit dans un langage hermétique, donc inhumain ? Il n'est pas de littérature gratuite, sinon la mauvaise. Toute belle œuvre, fut-ce la plus apparemment détachée de l'actualité possède un sens, vise une fin, énonce une vérité : a-t-on jamais vue qui que ce soit énoncer quelque vérité que ce soit sans marcher sur les pieds de quelqu'un ? Dès lors, à qui tend ce battage autour de la littérature engagée – autour d'un pléonasme ? « Engagez-vous ! Engagez-vous ! » Oh ! que cela sonne à mes oreilles de manière fâcheusement militaire ! Ne serait-ce pas par hasard qu'à la faveur d'un innocent pléonasme, on essaie de faire prospérer des idées moins innocentes ? Pour ma part, derrière l'expression « littérature engagée », je crains fort d'entrevoir « littérature embrigadée ».

Zola n'était pas un écrivain embrigadé. Zola était un écrivain tout court, un homme qui se charge de dire ce qu'il pense et ce qu'il sent, et adienne que pourra, et tant pis pour qui en pâtit, et tant pis pour lui-même s'il se trompe : la liberté, après tout, c'est le droit à l'erreur, indispensable à qui cherche la vérité. Non, Zola ne marchait au pas de personne, Zola n'obéissait à aucune consigne dictée de l'extérieur au nom de l'opportunité, de l'utilité ou de tout ce qu'on voudra. Zola n'obéissait qu'à ses impératifs propres, à sa nécessité intérieure. Vous souvenez-vous des réactions que suscita l'*Assommoir* dans une partie au moins de la presse républicaine de l'époque, pourtant proche du cœur de l'auteur ? « Ce livre insulte et calomnie le Peuple ! » clamaient les unes, pour qui sans doute le Peuple n'était qu'un mythe et n'avait pour fonction que symboliser la Vertu. « Ce livre est une mauvaise action ! » clamaient d'autres, ou les mêmes, et ils allaient répétant que, véridique ou non, et surtout véridique, une peinture aussi noire portait tort à la cause ouvrière, à la cause républicaine, à la cause du progrès. Car il y a, n'est-ce pas, des choses qu'il vaut mieux ne pas dire, des vérités qu'il convient de cacher – oh ! provisoirement, bien sûr, mais les nécessités de l'action ...

Non ! Le rôle de l'écrivain, et Zola le savait, n'est pas de cacher, mais de démasquer. Que l'action impose louvoiements, compromis, mensonges, petites et grandes saletés, qui songe à le nier ? Mais justement l'écrivain n'est pas, ne peut pas être, pour ce motif même, entièrement pris dans l'action. Lorsqu'il se mêle d'agir, il cesse dans cette mesure d'être écrivain parce qu'il cesse d'être pur, d'être libre et indépendant, parce qu'il devient un homme qui calcule, soupèse, ergote avec sa conscience, ruse avec la vérité. Cela ne pardonne pas. Le mensonge utilitaire, par affirmation ou simplement par omission, c'est la mort de l'écrivain. L'écrivain ne saurait sans se renier jouer les petits Machiavels et les gros malins.

Rappellerai-je les débuts de l'Affaire Dreyfus ? Rappellerai-je que certains socialistes d'abord refusèrent de s'intéresser à cette histoire qui, disaient-ils, ne concernait que les bourgeois ? Un capitaine condamné, la belle affaire ...

Oui : la belle Affaire ! Ceux des républicains les plus avancés qui raisonnaient comme je viens de le dire ne se rendaient pas compte que leur attitude était exactement la même que celle de leurs pires adversaires. Une symétrie parfaite ! Rien ne compte que l'intérêt de la classe ouvrière, disaient les uns. Rien ne compte que l'intérêt de l'Armée ou de la Patrie, disaient les autres. Rien ne compte que la Vérité, répliqua Zola ; en quoi il assumait pleinement la plus haute fonction de l'écrivain.

Le temps a coulé. Nous savons maintenant qui avait raison. Nous savons maintenant qui a mieux servi la cause des ouvriers, de la République du progrès, de l'Humanité. En obéissant à la vérité toute nue, sans calculs et sans ruses, Zola, finalement, à longue distance, s'est montré aussi le plus efficace. Car la vérité toute nue, je ne sais rien de plus explosif.

Ici, qu'on m'entende bien. Justement parce que la vérité possède une force irrésistible, tout le monde prétend l'avoir avec soi. Ce que je trouve de plus admirable dans l'attitude de Zola, c'est certes qu'ayant reconnu la vérité, il a combattu pour elle avec le courage qu'on sait, et peut-être jusqu'à la mort inclusivement ; mais c'est aussi, surtout, qu'il cherchait la vérité, et de la seule manière qui convient, c'est-à-dire, nous ne l'ignorons pas depuis Descartes, à partir du doute. Il se méfiait des vérités données, toutes faites, préfabriquées, qui, bien souvent ne servent que de camouflage au mensonge. Il cherchait, et donc doutait jusqu'à ce qu'il eût des preuves. On a raillé stupidement les scrupules avec lesquels il se documentait, comme Flaubert d'ailleurs, avant d'écrire ses romans. Mais cette démarche est proprement celle de l'homme de science, ou de simple raison, en quête d'une vérité ; c'est même la seule démarche honnête et, croyez-moi, je charge ce mot d'un sens très lourd.

Lorsqu'on a parlé à Zola pour la première fois d'un certain capitaine Dreyfus condamné injustement, Zola d'abord n'a pas cru à cette innocence. Mais il a douté, il s'est renseigné, il a cherché la vérité, il a trouvé des preuves, et c'est alors seulement que la conviction s'est enracinée en lui. Savoir douter ! Je crois qu'il n'est rien de plus fructueux pour l'homme, de plus difficile aussi.

Ces idées vous paraissent peut-être banales ? De simples truismes ? J'enfonce des portes ouvertes ? ... Hélas ! Je le voudrais bien ! Seulement, des affaires Dreyfus, nous en avons eu à la pelle ces dernières années ; le pauvre Zola ne saurait plus où donner de la tête. Nous en avons eu tellement, que le mot est devenu une espèce de nom commun, qu'on traduit facilement dans des tas de langues, de l'ouest comme de l'est ou du sud, ou même qu'on n'a pas besoin de traduire : nous aussi nous sommes servis ! La seule différence entre l'Affaire Dreyfus de la bonne époque et nos affaires Dreyfus à nous, c'est qu'aujourd'hui Dreyfus reste condamné ; même, pour plus de sûreté, on l'exécute ; et pour plus de sûreté encore, on n'en parle pas : comme ça, il n'y a plus d'affaire du tout. Il est vrai qu'en compensation, on acquitte parfois les coupables, spécialement quand ils ont égorgé un enfant d'une autre couleur qu'eux ...

Vais-je vous scandaliser ? Plus lourds de conséquences que l'iniquité elle-même, ma paraissent les motifs de ceux qui s'insurgent contre elle. Car si ces motifs ne sont pas purs, si

à l'iniquité on oppose autre chose que la simple exigence de la vérité et de la justice, alors on nourrit le mal en le combattant, on développe en soi-même le germe de nouvelles iniquités, qui ne seront pas moins iniques parce qu'elles frapperont l'autre camp. Non, ce n'est pas un hasard si nos affaires Dreyfus se réensemencent en quelque sorte l'une l'autre, comme des furoncles. C'est la preuve que tout le tissu est malade. Malade de fanatisme. Savoir douter, disais-je tout à l'heure : combien de gens aujourd'hui ignorent le doute ? D'emblée ils savent, ils affirment, ils tranchent : « Celui-ci est coupable, il est de nos ennemis ! Celui-ci est innocent, il est de nos amis ! » Mais Zola n'éprouvait, que je sache, aucune sympathie particulière pour la personne et les idées de Dreyfus, au contraire. Seulement il savait que le pré-jugé, que la certitude pré-formée sont les pièges les plus redoutables tendus à l'esprit humain. Je me suis souvent demandé comment Zola eût réagi à l'affaire Rosenberg. Naturellement, ces suppositions historiques sont toujours scabreuses. Toutefois, je ne crois pas m'avancer en admettant que, comme la plupart, d'entre nous, il eût protesté contre l'exécution – mais au nom de quoi ? Dans l'affaire Dreyfus, il avait des preuves. Dans l'affaire Rosenberg, qui d'entre nous peut, en pleine honnêteté, affirmer qu'il a des preuves, capables d'assurer une certitude ? Pas moi, en tout cas ? Or, prenons-y garde, quiconque, sans être informé, affirme, prépare pour l'avenir une nouvelle affaire Dreyfus.

Il me semble que Zola eût réclamé l'acquittement à cause non pas des preuves d'innocence, mais du manque de preuves de culpabilité, qui même en France était patent. C'est en cela qu'il eût rendu l'affaire Rosenberg aussi exemplaire que l'affaire Dreyfus, quoique sur un autre plan. Car il en eût ainsi affirmé le principe moral peut-être fondamental de notre civilisation : il vaut mieux laisser échapper dix coupables que de condamner un innocent. A ce principe, hélas, le monde moderne tend à substituer un autre, que j'appellerais l'efficacité : il est plus profitable de condamner dix innocents que de laisser échapper un coupable. Eh bien ça, c'est de l'obscurantisme dans toute son horreur !

L'obscurantisme ... Que voilà un mot démodé, n'est-ce pas ? Lorsque Zola est mort, débutait tout juste la réaction anti-intellectualiste qui devait porter de si beaux fruits par la suite. On comprend mieux dès lors la longue éclipse de l'écrivain. Non seulement il entra dans le fameux purgatoire que doivent obligatoirement habiter, paraît-il, tous les auteurs célèbres durant leur vie, mais il se heurtait à un courant de pensée de plus en plus fort et radicalement contraire au sien. Vous connaissez de reste les sarcasmes dont on s'est mis à cribler son naïf scientisme. Naïf ou non, j'ai dit tout à l'heure ce que, pour ma part, j'apercevais derrière ce scientisme : une recherche de la vérité fondée sur la raison. Mais il est clair que quand on proclame la faillite de la raison et de la science, quand on affirme que l'intuition, religieuse ou laïque, peut seule atteindre la vraie vérité, on ne saurait entrer dans le monde de Zola ; on parvient au plus à en contempler de la porte les couleurs.

Or, c'est un fait, je crois, peu contestable que Zola est en passe de reconquérir sa place, qu'il redevient actuel. Je vois là un signe, parmi d'autres, que notre pensée reprend son cours d'autrefois, restituée à la raison ses honneurs, et que notre société même – les deux vont de pair – cherche enfin à retrouver son équilibre. Rien n'est net encore ; mais, à tort ou à raison, il me semble percevoir le début d'un retournement en profondeur.

De ce retournement, notre littérature ne saurait-elle témoigner ? Où en sommes-nous au juste dans ce domaine ? Et en quoi Zola peut-il nous montrer la bonne voie ?

Je ne crois pas être exagérément pessimiste en déclarant que depuis le déluge, depuis le début de la guerre, notre littérature a produit beaucoup d'œuvres de qualité, mais aucun chef-d'œuvre indiscutable, sauf peut-être *La Peste* de Camus. Un pareil vide a de quoi effrayer, surtout quand on le compare à la richesse des vingt années précédentes. Il ne saurait avoir qu'un sens : une ère littéraire s'est close avec la guerre, et l'ère nouvelle n'a pas encore commencé.

Il y a un instant, je faisais allusion au puissant flot d'irrationalisme qui déferle sur nous depuis un demi-siècle. Il nous a apporté bien entendu sa littérature, une littérature de très haute qualité que j'admire pour ma part sans réserves, mais non sans malaise ; que j'admire, mais à laquelle je n'acquiesce pas. Car à quelques exceptions près, comme Duhamel, Martin du Gard, Romains, elle semble se vouer à l'exaltation de forces obscures que j'estime redoutables. Le surréalisme, qui lui donna sans doute sa forme extrême, ne se flattait-il pas de désarticuler la pensée, de discréditer la raison ? La source de son inspiration ne jaillissait-elle pas dans les régions mêmes de l'être où d'éblouissantes fulgurations illuminent aussi les mystiques ? Faites le tour des grandes œuvres de l'entre-deux-guerres ; vous verrez que, presque toujours et qu'elles soient inspirées par la foi ou l'athéisme, elles tendent à nous replonger dans la barbarie sacrée ; fuyant la lumière apollinienne, elles cherchent les ténèbres favorables aux frénésies dionysiaques. Eh bien, nous savons aujourd'hui, je pense, le danger de la frénésie. Quand le surréalisme exaltait le marquis de Sade, nous savons que c'était par prescience. Je me souviens de la terreur que j'ai éprouvée en lisant pour la première fois Malraux. Comment ? La torture était encore possible au XXe siècle ? Malraux aussi avait de la prescience. Naturellement, je ne crois pas que les mots aient magiquement attiré les choses ; il m'arrive pourtant de me demander si le silence actuel de Malraux en tant que romancier ne trouverait pas son explication dans la zone où je me hasarde.

En tous cas, c'est parce que nous avons goûté aux fruits de l'obscurantisme (et l'on comprend maintenant ce que j'entends pas ce mot), c'est parce que nous sommes allés, comme dit l'autre, au bout de la nuit, que toute notre pensée pivote de nouveau vers la lumière.

Et Zola reparait, avec ses exigences profondes qui sont aussi les nôtres. Les leçons qu'il nous donne ? Il y en a beaucoup, certes, et je n'ai que trop abusé de votre patience. Au reste, elles se dégagent tout naturellement des grands principes que j'ai cru voir au cœur de sa pensée et de son action.

Un critique, qui, me semble-t-il, ne goûte guère le naturalisme, mais est assez honnête pour rendre hommage même à ce qu'il ne goûte guère, Emile Henriot, écrit ceci : « Il n'est pas sûr que le naturalisme ait découvert la vérité, mais il l'a servie en restituant le goût et le besoin de la vérité à la littérature ». Le goût et le besoin de la vérité : tout est là. Si la littérature actuelle piétine, c'est parce qu'elle a remplacé le goût et le besoin de la vérité par le goût et le besoin de l'exceptionnel, du monstrueux, du scandaleux. Alors que le réel s'offre à nous comme une terre toujours vierge, à explorer toujours à neuf, notre littérature semble ne plus connaître que les abîmes du surréel ou du sous-réel, les mirages viscéraux d'individus si uniques que leur vérité, si vérité il y a, est dénuée de toute signification humaine et se nomme finalement folie, c'est-à-dire divagation, erreur, mensonge. Dans le journal de Gide, je lis cette note destinée à Martin du Gard : « Si je m'intéresse aux veaux à deux têtes (comme vous dites), c'est parce qu'ils m'aident à comprendre pourquoi ceux qui n'en ont qu'une s'en servent si mal. »

Quelle blague ! Mais jamais, en littérature du moins, les veaux à deux têtes n'ont aidé à comprendre autre chose que les veaux à deux têtes ! Le monstre n'offre qu'un intérêt documentaire, exotique en quelque sorte. Bien au contraire, c'est le normal qui fait comprendre le monstrueux. Qu'est-ce qu'un homme normal, sinon un homme équilibré, qui maintient sans faiblir un équilibre en lui toujours menacé, qui maîtrise ses monstres intérieurs, qui se contrôle ? Que le contrôle cesse, et voilà les monstres déchaînés. Oh ! il n'est que trop facile à un homme normal de devenir un monstre : il lui suffit de se laisser aller. Croyez-moi, ce n'est pas un hasard si notre littérature, en même temps qu'elle vante l'irrationnel et ne goûte que le monstrueux, se complaît dans la veulerie.

A un regard superficiel, Zola peut sembler parfois montrer quelque goût pour les veaux à deux têtes ; on trouverait sans peine dans les *Rougon-Macquart* des personnages au

caractère et au destin vraiment exceptionnels. Mais ne nous y trompons pas. D'abord, ses veaux à deux têtes, Zola le plus souvent les met à leur place, parmi la foule innombrable des veaux à une tête. Ensuite et surtout, s'il était resté prisonnier de cette fameuse théorie des tares héréditaires, il n'eût pas été notre Zola. Nous savons bien aujourd'hui ce qui fait l'intérêt et la force de son œuvre : c'est l'évocation des grands drames du monde moderne, c'est la peinture des vastes ensembles humains ; l'œuvre de Zola, c'est l'épopée d'un peuple. Si nous prétendons aujourd'hui nous inspirer de Zola, il nous faut, cela est clair, non pas étudier à la loupe des cas, mais porter le plus large regard possible sur notre monde et tenter d'en discerner les véritables problèmes, ceux qui concernent la masse des hommes, les hommes de tous les jours.

Et il nous faut aussi parler comme il parlait, dans un langage accessible à tous. Je sais, nos petits délicats vont répétant avec des mines que Zola écrit mal. Eh bien je prétends qu'il vaut mieux écrire mal comme Zola ou Balzac que d'écrire trop bien comme nos jongleurs de style, comme nos précieux, comme nos obscurantistes à langage obscur. Tout se tient, voyez-vous. Quand on n'a rien à dire, on le dit en beau style ; quand on a quelque chose à dire, le langage n'est plus qu'un véhicule. Zola avait le style qui correspondait à son œuvre, torrentueux comme elle et, comme elle, populaire. Il parlait pour être entendu. Cela aussi, c'est une leçon que nous devons méditer.

Rationalisme. Réalisme. Refus de l'exceptionnel et recherche des vrais problèmes posés à la communauté humaine. Langage le plus transparent possible et accessible aux crocheteurs du Port-aux-Foins... M'accuserez-vous de paradoxe si je prétends que le message à nous adressé par Zola nous invite à créer une sorte de classicisme moderne ? Oui, je crois que, pour sortir de la présente stagnation, notre littérature doit s'engager dans de telles voies. Et je crois qu'elle s'y engage – oh ! non sans hésitations ni tâtonnements ! On n'inverse pas aisément un courant de pensée aussi profond, aussi puissant que celui qui règne sur nous depuis un demi-siècle. Je citais tout à l'heure *La Peste* de Camus comme le seul chef-d'œuvre à peu près incontestable que les quinze dernières années aient produit : ne voit-on pas que ce livre lui aussi indique la même bonne voie ?

On dira peut-être que notre société favorise peu la reconnaissance des valeurs qui me sont chères. Mais quoi ! lorsque le renouveau religieux a débuté, c'était à l'époque du petit père Combes ; lorsque le surréalisme, « machine à chavirer l'esprit », « fils de la frénésie et de l'ombre » (ainsi le glorifiait Aragon au temps où il en était), lorsque le surréalisme a déchaîné ses fureurs, c'était après l'autre guerre sans doute, mais en pleine période de « prospérité », en pleine « douceur de vivre » (ici encore, ce sont des citations !). La littérature ne se borne pas à enregistrer ; il arrive, comme nous le disions tout à l'heure, qu'elle pressente.

Eh bien, je parie pour le pressentiment. Je suis résolument optimiste. Je crois à la détente. Cet excès d'iniquités que j'évoquais en commençant, c'est peut-être le bouquet final. Je ne sais plus quel proverbe, persan je crois, assure que le plus étroit du défilé se trouve à l'entrée de la plaine. Avançons encore un peu !

Cet optimisme vous paraît gratuit ? Peut-être. Mais ici encore je me sens en pleine harmonie avec Zola ; Zola dont le pessimisme initial recouvrait en réalité une telle robustesse, une telle ardeur à vivre, un tel optimisme – une telle santé ! Santé et confiance : voilà ce qui nous manque le plus, voilà ce que Zola possédait au plus haut point ; et voilà ce que par-dessus cinquante années, il nous crie de reconquérir.